

Le rire des étoiles, tanka-prose, Monique MERABET, les Éditions de tanka francophone, 2018

Recension par Marie-Noëlle Hôpital

Les lecteurs et lectrices de la revue du tanka francophone connaissent bien Monique MERABET, et ont souvent pu découvrir le charme profond de ses textes poétiques. Personnellement, j'ai toujours admiré l'aisance avec laquelle l'auteure se coule dans chaque genre, prose ou poésie, articles, vers classiques ou libres, haïkus, haïbuns... Grâce au *rire des étoiles*, l'auteure aborde un domaine original, le tanka-prose, et y montre une facette supplémentaire de son talent. L'écriture se renouvelle, mais garde à la fois précision, justesse - et fantaisie, créativité. Ancienne professeure de mathématiques, Monique MERABET allie rigueur et imagination, concision scientifique et fluidité littéraire. Il faut ajouter que l'écrivaine s'adonne aussi à la photographie, et que ses images de fleurs et de plantes illustrent à merveille ses textes. *Le rire des étoiles* ne fait pas exception.

D'emblée, le recueil séduit par l'élégance de la couverture (photo, calligraphie). Il prend la forme singulière du tanka-prose bien présenté par Danièle DUTEIL : « *Le tanka-prose va encore plus loin que le tanka tout court car, mêlant prose et poésie, il devient poétique du temps et du lieu déployés horizontalement et*

verticalement, tels l'éventail des jours. ». Au rythme vif et léger du tanka succède la prose qui se développe, comme un large fleuve pour exprimer la fidélité de la mémoire. Après les vers courts et brisés, telle la trajectoire humaine : « *ces trous à mon existencel/ vous les amis disparus* », la prose rend hommage à la beauté de la nature toujours ressuscitée.

« *Mourir pour mieux renaître...* » Monique MERABET nous invite à méditer sur le deuil, sur la finitude dans cet ouvrage fort émouvant. Si la mort d'une grand-mère s'inscrit dans un cycle qui semble naturel, malgré la douleur de la séparation, celle d'un adolescent paraît en revanche injuste, révoltante. Et pourtant, souligne l'auteure, « *accepter, c'est dur, ne pas accepter l'est encore plus.* » Grande lectrice, l'écrivaine puise son inspiration chez Saint-Exupéry, d'où la belle métaphore étoilée. On sait que la lumière des étoiles mortes brille au ciel bien après leur disparition. Les mots des poèmes font revivre Simon au-delà de son passage sur terre, si bref, trop bref. Le recueil sert de point d'ancrage au souvenir des défunts, prolonge leur existence. Nous songeons au *Petit Prince*, l'or des blés rappellera la couleur des cheveux de l'enfant, qui demeure présent malgré l'absence physique. Les oiseaux, compagnons familiers de Monique MERABET, évoqueront l'envol d'une âme : « *L'espoir se dessinel/ en quelques battements d'aile.* » Quant aux plantes, elles symbolisent la brièveté de la vie et son éternelle renaissance. Il est fait allusion à la jolie chanson interprétée par Françoise Hardy, *Mon amie la rose*, dont on peut rappeler la suite : « *Moi en rêve j'ai vu / éblouissante et nue/ son âme qui dansait/ bien au-delà des nues/ et*

qui me souriait. ». Toutes les pages du recueil, chaque fragment poétique, s'assemblent pour composer un hommage aux disparu-e-s, pour célébrer leur présence, impalpable mais persistante. Saint Augustin est cité : « *Les morts sont des invisibles, ils ne sont pas des absents.* »

Si *Le rire des étoiles* n'esquive rien des douleurs de la maladie, des affres de l'agonie (soins palliatifs), de la souffrance de la perte, s'il ne nie pas la nostalgie, le chagrin : « *Jour de tristesse où – un seul être vous manque* », le recueil s'efforce cependant de prôner le consentement au monde. En contrepoint de la frustration, des pleurs, la nature offre sa splendeur, ses plantes, ses fruits, ses insectes, et Monique MERABET ne cesse de s'extasier devant l'épanouissement floral (pervenches, lilas, muguet, giroflées, jonquilles... mirabilis, liseron), les arbres peuplés d'oiseaux ; elle observe l'abondance fruitée (mangues mûres, cerises...), la grâce des papillons. La nature en joie contraste avec l'espèce humaine en deuil. Mais ceux et celles qui nous quittent sont appelés à revivre dans un Paradis qui devrait ressembler aux îles bienheureuses où le pouvoir des fleurs n'est point menacé. Notez que les haïkus, leur cadence saisonnière s'accordent au climat tempéré, là où alternent le chaud et le froid. Mais sur l'île de la Réunion, « *tant de fleurs me sont venues avec Noël*, écrit l'auteure. *Tant de couleurs et de parfums.* » Le « choc funèbre » de l'hiver baudelairien n'atteint jamais ces rivages enchantés.

Gravité du propos, légèreté du style, « pesanteur et grâce » du livre ne manqueront pas de combler celles et ceux qui se plongeront

dans l'univers de Monique MERABET. Les qualités poétiques se doublent d'une réflexion spirituelle nourrie par des lectures auxquelles l'écrivaine fait référence. Un des mérites de Monique MERABET, c'est l'art de la citation, prière biblique, poème, chanson.... Christian BOBIN ou Brassens surgissent soudain au fil d'une page, et s'insèrent parfaitement dans le tissu verbal de l'auteure. Ô surprise d'entendre un chant du Père Aimé Duval, bien oublié aujourd'hui ; je prolonge la phrase : *Pourquoi, pourquoi, pourquoi, Seigneur/ Pourquoi Seigneur qui fis le monde, pourquoi fais-tu la nuit si longue, si longue pour moi ?* »

Le rire des étoiles m'évoque l'œuvre de Colette NYS-MAZURE, *Célébration du quotidien*, où l'auteure accompagne une amie malade du cancer jusqu'à la mort, tout en méditant sur le miracle de la vie, même lors des insomnies, pour rebondir sur le refrain d'Aimé Duval : « *Je vous écris au bord de la nuit (...). J'en viens à goûter ces nuits brèves qui m'offrent de longues plages de conscience à veiller sur mes compagnons de traversée* ». Deux femmes, deux poètes qui partagent le don d'émerveillement. Merci à Monique MERABET pour ses *mots-oiseaux*, *mots-fleurs*, *mots orange*, *mots palmes* qui incarnent l'amour, le *cœur toujours gai* malgré les deuils, et le soleil après la pluie.

Marie-Noëlle HOPITAL